

## CHAPITRE IX

### MORT DE CRASSUS. RUPTURE ENTRE LES DEUX RÉGENTS.

Crassus en Syrie. Marcus Crassus, sans avoir de valeur personnelle, comptait depuis longtemps comme l'un des membres du « *Cerbère aux trois têtes* »<sup>1</sup>. Il servait de contre-poids aux deux souverains réels, à César et à Pompée, ou plutôt, il était dans la balance à côté du premier, en face du second. Rien de moins honorable assurément que ce rôle de collègue surnuméraire : mais Crassus ignorait le point d'honneur, et ne lui sacrifia jamais le profit matériel. Il était marchand avant tout, et se laissait marchander. Comme on ne lui offrit que peu de chose, il le prit, ne pouvant obtenir davantage. Rongé par l'ambition, mécontent de sa fortune, placé si près et tenu pourtant si loin de la puissance, il oubliait ses rancunes, en se plongeant dans les flots d'or amoncelés autour de lui. La conférence de Lucques ne laissa pas que de changer aussi sa position. Alors qu'il faisait à Pompée tant de

<sup>1</sup> [C'est le mot de Varron, au dire d'Appien, *Bell. civ.* 2, 9.]

concessions énormes, César ne négligea rien pour consolider aussi sa prépondérance personnelle; et donnant à Crassus, dans la province de Syrie, l'occasion qu'il se réservait pour lui-même dans les Gaules, il le lança dans une guerre contre les Parthes. Ces perspectives nouvelles ne firent-elles que surexciter l'avarice, devenue seconde nature chez le Triumvir sexagénaire, et d'autant plus inassouvie qu'elle avait englouti les millions les uns après les autres? Réveillèrent-elles au contraire dans ce cœur vieilli, le feu malsain de ses ambitions si longtemps, et à grande peine refoulées? il serait difficile de le dire. Quoi qu'il en soit, dès le commencement de l'an 700, Crassus débarque en Syrie. Il n'avait pas attendu la fin de son consulat pour partir. Dans son impatience fiévreuse, il veut escompter les minutes et reprendre le temps perdu : aux trésors de l'Occident il veut joindre ceux de l'Orient : rapide comme César, infatigable comme Pompée, il ira conquérir la puissance et la gloire militaire!<sup>1</sup>

Déjà la guerre était ouverte contre les Parthes. Nous avons dit ailleurs la déloyale conduite de Pompée (VI, p. 295), qui violant la frontière de l'Euphrate et la lettre des traités, avait détaché du royaume parthique plusieurs districts qu'il avait donnés à l'Arménie, aujourd'hui cliente de Rome. Phraate s'était tu : mais un jour ses deux fils *Mithridate* et *Orodès* le tuèrent; et bientôt (vers 698) le premier, devenu roi, dénonça la guerre au monarque d'Arménie, *Artavasdès*, fils de Tigrane, mort lui-même tout récemment<sup>2</sup>. C'était du même coup déclarer la guerre à la République : aussi, dès qu'il eut

<sup>1</sup> [Il quitta Rome vers la mi-novembre (ancien calendrier). Selon Plut. (*Crass.* 16), Dion Cass. (39, 39), et Florus (3, 11), le tribun Atéius, aux portes de la ville, un brasier et l'encens à la main, l'aurait voué aux dieux infernaux.]

<sup>2</sup> Tigrane vivait encore en février 698 (Cic. *pro Sest.* 27, 59) : et Artavasdès régnait dès avant l'an 700 (Justin, 42, 2, 4. Plut., *Crass.* 49).

54 av. J.-C.

L'expédition  
parthique  
est résolue.

56.

56.  
54.

étouffé la révolte des Juifs, l'actif et brave proconsul de Syrie, Gabinius, s'empessa-t-il de passer l'Euphrate à la tête de ses légions. Mais voici qu'une révolution ayant éclaté en Parthie, les principaux du royaume que dirigeait le Grand-Vizir [ou *Suréna*], jeune et énergique génie, s'étaient débarrassés déjà de Mithridate, en mettant Orodès [*Arsace XIV*] à sa place : Mithridate alors, de faire cause commune avec les Romains, et de se rendre au camp de Gabinius. Tout promettait le succès à l'entreprise du proconsul, quand soudain l'ordre lui vint de s'en aller rétablir le roi d'Egypte, à main armée, sur son trône d'Alexandrie (VI, p. 309). Il lui fallut obéir, mais dans l'espoir d'un prompt retour, il invita le prince dépossédé, qui lui demandait assistance, à commencer seul les hostilités. Ainsi fit Mithridate : Babylone, Séleucie se déclarèrent pour lui. Le Vizir reprit cette dernière ville, montant à l'assaut de sa personne, et se faisant voir le premier sur le rempart. A Babylone, Mithridate affamé se rendit à merci, et mourut, supplicié par ordre de son frère. Sa chute était pour les Romains une perte sensible : toutefois l'agitation continuait en Parthie, et la guerre avec l'Arménie n'avait point cessé. Déjà, Gabinius ayant mené à bonne fin l'expédition d'Egypte s'apprêtait à ressaisir l'occasion favorable, et à recommencer sur l'Euphrate ses opérations interrompues, quand Crassus arriva en Syrie. En même temps qu'il le remplaçait dans le commandement, il lui prit ses plans et voulut les exécuter. Dans ses ambitieuses visées, il ne tenait pas compte des difficultés de la marche, et moins encore de la force défensive de l'ennemi. Emporté par sa folle confiance, il ne parlait de rien moins que de soumettre le Parthe à ses armes : sa pensée déjà rêvait la conquête de la Bactriane et de l'Inde.

Plan  
de campagne.

Le nouvel Alexandre, d'ailleurs, ne se hâtait point. Avant de se lancer dans cette grosse aventure, il donna son temps à d'autres affaires importantes de même

et grandement profitables. Par son ordre, le temple de *Derceto* à *Hierapolis Bambycè*<sup>1</sup>, le temple de Jéhovah à Jérusalem et plusieurs riches sanctuaires syriens sont dépouillés de leurs trésors : tous les peuples sujets ont à fournir leurs contingents, ou plutôt des sommes d'or en échange. Dans la première campagne, on se borne à une grande reconnaissance du pays mésopotamien : l'Euphrate est franchi ; le satrape parthe est battu à *Ichnae* (près du *Bélik*, au nord de *Rakkah*) : on occupe les places voisines, l'importante *Nicéphorion* entre autres [*Nicephorium Callinicum*, aujourd'hui *Rakkah*] : puis y laissant garnison suffisante, on rentre en Syrie. Crassus hésitait sur la route à suivre. Devait-on faire le tour par l'Arménie? Valait-il mieux marcher sur la Parthie par la voie directe, au travers du désert de Mésopotamie? Le circuit par l'Arménie était plus sûr : il conduisait par un pays de montagnes, au milieu de populations alliées de Rome, en apparence. Le roi Artavasde vint en personne au camp, et recommanda ce plan d'opérations. Mais après la reconnaissance faite durant la bonne saison on se décida pour la route de la Mésopotamie. Les nombreuses et florissantes villes grecques ou à demi-grecques parsemées le long de l'Euphrate et du Tigre, Séleucie surtout, la grande capitale, avaient en haine la domination des Parthes ; et de même que les citoyens de Carrhes (VI, p. 290) l'avaient fait en 689, tous les Hel-

65 av. J.-C.

<sup>1</sup> [Sur la route d'Antioche en Mésopotamie, *Bambycen quæ alia nomine Hierapolis vocatur ; Syris vero Magog. Ibi prodigiosa Atargatis, Græcis autem Derceto dicta, colitur* (Plin. *H. n.*, 5, 19).]

<sup>2</sup> [*Αχβαρος*, dit le Pseudo-Appien. — Son vrai nom serait-il *Akhbar*?]

ordinairement suivie de l'Euphrate au Tigre, était aussi venu au camp, assurant Crassus de son concours dévoué. Quant aux Parthes, ils n'avaient fait d'abord aucun préparatif. Les légions (701) passèrent de nouveau l'Euphrate (non loin de *Biradjik*). Ici encore deux routes conduisaient vers le Tigre. Ou bien on pouvait descendre le long de l'Euphrate, jusqu'à la hauteur de Séleucie, là où les deux fleuves ne sont plus séparés que par une distance de quelques milles : ou bien on se jetait à travers le grand désert, et l'on marchait en ligne droite à la rencontre du Tigre. A suivre le premier parti, on arrivait directement à Ctésiphon, capitale des Parthes, située en regard de Séleucie, sur la rive gauche de ce fleuve. Des voix nombreuses et importantes opinèrent pour cette route dans les conseils de guerre de Crassus : le questeur *Gaius Cassius* <sup>1</sup>, entre tous, insistait sur les difficultés d'une marche à tenter dans le désert : il citait les récits apportés des garnisons romaines de la rive gauche de l'Euphrate, récits tout pleins de détails sur les préparatifs que l'ennemi accumulait aujourd'hui. D'un autre côté, Abgar démentait toutes ces nouvelles : à l'entendre, le Parthe n'était occupé qu'à évacuer ses provinces occiden-

<sup>1</sup> [C'est ici la première fois que *Gaius Cassius* apparaît sur la scène. On ne sait pas exactement son origine : mais il était de la famille plébéienne assez illustre des *Cassius Longinus*. Si ses antécédents sont inconnus, à dater de ce jour, il fera figure dans l'histoire. — Revenu d'Asie, où Bibulus le remplacera en 703, tribun en 705, il suivra Pompée en Macédoine, et commandera les flottes pompéiennes. — Après Pharsale, César lui pardonne, et l'emmène en Orient, dans son expédition contre Pharnace. En 709, on le trouve fixé à Brindes, d'où il échange avec Cicéron une correspondance assez active (*ad fam.*, *passim*, — *ad Att.* 13. 22.) — Prêteur des étrangers en 710, il est l'un des principaux meurtriers de César, plus par ambition que par ardeur de liberté. — Il devient alors, avec Brutus, le chef principal des constitutionnels, s'empare de la Syrie, prend et pille odieusement Rhodes, joint Brutus à Sardes, passe l'Hellespont et va périr dans les champs de Philippes (712), luttant contre les nouveaux triumvirs. Homme énergique, prudent et habile, sobre d'ailleurs, et simple dans sa vie, Cassius était l'un des adeptes de l'épicurisme. Il avait des goûts littéraires. L'ambition déçue, la jalousie le jetèrent dans le parti anti-césarien, et lui mirent le poignard à la main (v. Drumann, *Cassii*, II, pp. 116-152).]

53 av. J.-C.

L'Euphrate est franchi.

51. 49.

45.

44.

42.

tales. Déjà ses trésors étaient empaquetés : déjà il était en route pour se réfugier chez les Hyrcaniens et les Scythes : que si l'on ne forçait la marche, et par le plus court chemin, on ne pourrait plus l'atteindre. Dans cette direction, du moins, on rattraperait sans doute encore l'arrière-garde de la grande armée, sous les ordres de *Syllacès* et du vizir : on l'écraserait alors et l'on ferait un immense butin. Sur ces rapports des Bédouins amis on se décida : l'armée romaine, forte de sept légions, de 4,000 cavaliers et de 4,000 frondeurs et archers, quitta les bords de l'Euphrate, et s'enfonça dans les plaines inhospitalières de la Mésopotamie du Nord. Mais l'ennemi ne se montrait ni de près ni de loin : la faim et la soif seules dans le désert immense montaient la garde aux portes de l'Orient. Enfin après les longs jours d'une marche pénible, on vit les premiers cavaliers de l'ennemi, aux environs du Balissos (*le Bélík*), la première rivière que les Romains avaient à passer. Abgar avec ses Arabes partit en éclaireur : les escadrons parthes disparurent au-delà de l'eau et s'enfoncèrent au loin, poursuivis par l'Arabe et par les siens. On attendit impatiemment son retour, comptant sur des nouvelles. Le Triumvir croyait saisir enfin cet ennemi qui se refusait toujours : son fils Publius brûlait d'en venir aux mains. La vaillance et les actions d'éclat du jeune capitaine lui avaient fait un nom dans les Gaules, sous César (pp. 41, 63); et celui-ci l'avait envoyé avec un corps de cavalerie gauloise, pour prendre part à l'expédition de Parthie. Du côté de l'ennemi nul envoyé ne vint. A tout hasard, on se décide à aller de l'avant. Le signal de la marche est donné : le Balissos est franchi, et l'armée, après un court et insuffisant repos vers le milieu du jour se lance à toute vitesse, sans arrêt de séjour. Soudain retentissent autour des Romains les tymbales des Parthes : partout l'on voit flotter aux vents leurs étendarts de soie brodée d'or : partout aux feux du soleil de midi reluisent leurs armets et leurs casques de

Marche dans le désert.

Système  
de guerre  
des Romains  
et des Parthes.

fer : près du vizir se tient Abgar avec ses Bédouins.

On comprit, mais trop tard, dans quel piège on était tombé. Le vizir avait vu, d'un œil sûr, et le danger et les moyens d'y faire face. L'infanterie des Orientaux était impuissante contre l'infanterie de ligne des Romains : il s'en était débarrassé ; et remettant au roi Orodès en personne ces masses inutiles sur un vrai champ de bataille, il l'avait envoyé avec elles en Arménie, coupant ainsi la route à 40,000 gros cavaliers auxiliaires promis par Artavasdès à Crassus. Leur absence était un malheur irréparable. De plus, ayant affaire à la tactique romaine, sans égale dans son genre, le vizir lui en opposa une absolument différente. Son armée était toute montée : pour front de ligne, il avait sa lourde cavalerie, portant la longue lance, l'homme et le cheval protégés par la cuirasse à écailles de fer, la gorgerette de cuir, et autres pareils abris. Les sagittaires à cheval formaient le gros de ses soldats. Chez les Romains, au contraire, ces armes spéciales faisaient presque complètement défaut. Inférieurs en troupes de ce genre, et par le nombre et par l'adresse à les manier, que pouvaient-ils faire avec leurs fantassins ? Si excellents que fussent les légionnaires dans le combat corps à corps, ou dans le combat à courte distance, ici, lançant le lourd *pilum*, là, jouant de l'épée dans la mêlée, comment sauraient-ils jamais forcer toute cette nuée de cavaliers à en venir aux mains ? Et même, l'ennemi se laissant joindre, ne se heurteraient-ils pas contre la muraille de fer de ses lanciers à cheval, aussi bons, meilleurs soldats qu'eux, cette fois ? En face du Parthe ainsi armé, tout le désavantage était pour les légions, et dans les moyens stratégiques, puisque sans cavalerie, elles ne demeuraient pas maîtresses de leurs communications, et dans les moyens de combat, puisque, là où l'on n'en vient point à la lutte d'homme à homme, l'arme à longue portée triomphe nécessairement de l'arme courte. L'ordre profond des

Romains, base de leur système tactique, accroissait encore le danger. Plus leurs colonnes étaient épaisses, plus leur choc eût été irrésistible en temps ordinaire, plus aussi, quand le Parthe les venait assaillir, ses innombrables flèches tombaient à coup sûr dans les rangs. En temps ordinaire, s'agissant d'une place à défendre, ou opérant sur un terrain difficile, les essaims de la cavalerie parthe se seraient heurtés impuissants contre les solides fantassins de Rome : mais au fond du désert de Mésopotamie, contre cette armée qui flottait ainsi qu'un vaisseau perdu en haute mer, au bout de longues et nombreuses marches, ne rencontrant ni un obstacle, ni une solide position, la tactique du Parthe était irrésistible à son tour. Cette tactique, par la faveur des circonstances, il la pouvait pratiquer dans la simplicité de sa conception première, et aussi dans toute sa puissance effective. Tout enfin concourait à assurer l'avantage au cavalier asiatique sur le légionnaire étranger. Quand la lourde infanterie romaine se traînait péniblement dans les sables et les steppes, souffrant de la faim et plus encore de la soif, sur une route non frayée, à peine jalonnée à de longues distances par des sources rares et souvent introuvables, le cavalier parthe volait dans ces grands espaces, toujours en selle dès l'enfance sur son rapide coursier ou sur son chameau<sup>1</sup>, y passant sa vie, pour ainsi dire, familier avec le pays, avec ses difficultés, et sachant au besoin les vaincre. Pas une goutte de pluie qui vint atténuer la chaleur, ou détendre les cordes et les courroies des arcs et des frondes de l'ennemi : impossible souvent de travailler pour le campement dans les sables profonds et mobiles, de creuser les fossés, et d'élever l'*agger*. Je n'imagine pas de situation militaire plus tranchée, où l'on ait eu plus

<sup>1</sup> [Equis omni tempore vectantur : illis bella, illis convivia... obeunt. Justin. 41, 3.]

nettement, d'un côté, tous les avantages ; de l'autre toutes les infériorités !<sup>1</sup>

Que si l'on cherche d'où venait cette tactique nouvelle des Parthes, la première qui, s'employant sur son vrai terrain, ait vaincu les armes de Rome, on n'arrive guère qu'à de pures conjectures. De tout temps, l'Orient a eu ses cavaliers armés de lances ou d'arcs : ils ont formé le noyau des armées de Cyrus et de Darius. Pourtant ils ne venaient qu'en sous-ordre, appelés principalement à couvrir cette inutile infanterie que nous savons. Chez les Parthes mêmes on n'avait point abandonné les vieilles méthodes, et je pourrais citer telle de leurs armées où le fantassin comptait encore pour les cinq sixièmes du tout. Dans la campagne contre Crassus, au contraire, la cavalerie, pour la première fois, se montre seule, et l'application toute nouvelle faite de l'arme la porte à une autre et plus grande valeur. L'expérience de l'irrésistible force de l'infanterie légionnaire semble avoir enseigné séparément aux adversaires de Rome, à la même heure, et dans les régions les plus diverses, une innovation qui sera partout efficace : dorénavant, à ce fantassin préparé pour le combat corps à corps, on opposera la cavalerie, les armes à long jet. L'essai a complètement profité à Cassivellaun, en Bretagne (p. 69) : dans les Gaules, entre les mains de Vercingétorix, il a réussi en partie (p. 84) : déjà, Mithridate Eupator l'a voulu tenter (VI, p. 208) : mais c'est le vizir d'Orodès qui achevera le système sur une grande échelle, formant sa troupe de ligne avec sa grosse cavalerie, utilisant comme arme de jet sûre et effective l'arc, cette arme nationale de l'Orient, merveilleusement maniée, entre tous, par les contingens des pays persiques. Il trouve enfin dans les conditions du sol et dans son

<sup>1</sup> [V. Lucain, 8, vers 381 et s. Il y décrit d'une façon pittoresque le mode de combattre du Parthe : . . . . *nulli superabilis hosti Libertate fugæ*. . . .]

peuple, tout ce qu'il lui faut pour la réalisation pleine et entière d'une idée neuve et vraie. Là, pour la première fois, l'arme courte et l'ordre en masse des Romains seront vaincus par l'arme longue et le système déployé du *Suréna* : là, déjà se prépare la révolution militaire, qui s'achèvera bien plus tard par l'emploi de l'arme à feu.<sup>1</sup>

Le choc eut lieu en plein désert, un peu au nord d'Ichnae, à six milles environ au sud de *Carrhes* (*Harran*), où stationnait une garnison romaine. Les archers de Crassus, lancés en avant, furent aussitôt ramenés par les innombrables archers Parthes, dont l'arme plus fortement tendue que la leur, lançait la flèche infiniment plus loin. Quelques officiers intelligents avaient conseillé de marcher à l'ennemi en rangs déployés et clairs, autant que possible : au lieu de cela, massée en un carré épais de douze cohortes sur chaque front, l'armée se vit tout-à-coup débordée. Assaillis d'une grêle de traits, tombant à coup sûr, même lancés sans viser, les légionnaires mouraient sans pouvoir rien pour se défendre. On crut d'abord que les munitions de l'ennemi s'épuiseraient vite : vain espoir ! Derrière lui, venait une file sans fin de chameaux chargés. Cependant ses escadrons s'élevaient de plus en plus. Les légions bientôt allaient être enveloppées : c'est alors que Publius Crassus avec une troupe choisie de cavaliers, d'archers et d'infanterie, court sur les Parthes. Ceux-ci suspendent leur mouvement concentrique et reculent, vivement poursuivis par le bouillant capitaine. Soudain, lorsque le corps principal des Romains n'est plus en vue, la grosse cavalerie parthe fait face ; et de toutes parts les essaims des sagittaires

Bataille  
de Carrhes.

<sup>1</sup> [En attribuant à une idée de génie la tactique suivie par le *Suréna*, M. Mommsen n'exagère-t-il pas un peu ? Il est clair que ce mode de guerre était commandé par la nature du pays, par les circonstances, et par l'armement même usité chez les Parthes. Mais la révolution militaire indiquée n'en demeure pas moins un fait capital. — V. *Hist. de Cés.* II, p. 429. L'empereur Napoléon III fait une remarque pareille à celle que nous consignons ici.]

reviennent sur Publius à bride abattue. Celui-ci voit tomber les siens les uns sur les autres, sans qu'ils puissent ni attaquer ni se défendre : désespéré, il prend son élan, et avec ses chevaux-légers non cuirassés il va donner contre les lanciers montés et bardés de fer : en vain ses Gaulois font merveille : en vain méprisant la mort, ils saisissent et ploient les lances, ou se jetant à bas de cheval, ils tentent de frapper l'ennemi, toute leur bravoure est peine perdue. Leurs débris, et parmi eux, le chef blessé au bras qui tient l'épée, s'entassent refoulés sur une mince hauteur : là encore ils servent de cible aux terribles flèches. Les Grecs mésopotamiens, qui connaissaient le pays, supplièrent Publius Crassus de monter avec eux à cheval, et de tenter par un violent effort de se dégager. Mais il refusa de séparer sa fortune de celle de tant de braves que sa témérité avait menés à la mort : il ordonna à son écuyer de l'achever. Après lui, ses officiers, pour la plupart, se tuèrent. Des 6,000 hommes dont se composait le détachement, 500 à peine restèrent qui furent pris : nul n'échappa<sup>1</sup>. Cependant l'ennemi avait laissé quelque répit à l'armée principale, et elle en profitait. Mais on était encore sans nouvelles du corps de Publius : le repos trompeur fit place à l'inquiétude. Voulant savoir à quoi s'en tenir, on se dirigea vers le champ de bataille. Mais voici que l'ennemi promène devant l'œil du père la tête de son fils plantée au haut d'une perche : le combat recommence avec les légions, pareil à la lutte récente, furieux et sanglant comme elle, et comme elle sans espoir. Impossible d'enfoncer la ligne des lanciers *cataphractes*, impossible

<sup>1</sup> [L'héroïque jeune homme avait inspiré à Cicéron un tendre attachement. « *P. Crassum ex omni nobilitate dilexi plurimum (ad fam. 13, 16). Hoc magis sum Publio deditus quod me maxime sicut alterum parentem servat et diligit (ad fam. 5, 8).* — Il le dépeint enfin (*Brut.* 81) comme « ayant une éducation parfaite et savante, « une intelligence vive, une parole facile et élégante; grave sans « fierté, modeste sans timidité! »]

d'arriver aux sagittaires : la nuit seule mit fin au massacre. Si les Parthes avaient bivouaqué sur le lieu, l'armée romaine eût péri jusqu'au dernier homme. Mais l'ennemi ne savait combattre qu'à cheval; et de peur de surprise, il ne campait jamais à portée de son adversaire. Les Parthes, en se raillant, crièrent qu'ils « donnaient à Crassus une nuit pour pleurer son fils; » puis ils disparurent, comptant revenir le lendemain, et achever la prise du gibier sanglant et gisant sur le sol. Les Romains se gardèrent de les attendre. Crassus avait perdu la tête : ses lieutenants Cassius et Octavius, levèrent le camp en hâte et en silence, laissant sur le terrain tous les hommes blessés ou épars; et avec ce qui leur restait de soldats pouvant marcher encore, ils tirèrent sur Carrhes, où ils comptaient s'abriter derrière les murs de la place. Les Parthes revenus le jour suivant, s'amusèrent à la poursuite des épaves dispersées du combat de la veille, tuant et capturant tout. D'un autre côté la garnison et les habitants de Carrhes, avaient de bonne heure appris par les fuyards la nouvelle de la catastrophe : ils coururent au devant de Crassus. Sans ce secours et le temps perdu par les Parthes, c'en était fait des débris de l'armée, voués, ce semble, à une destruction immédiate. Les bandes parthiques ne pouvaient songer à donner l'assaut. Mais bientôt les Romains sortent de la ville, de leur plein mouvement, soit famine, soit lâche précipitation du Triumvir, que ses soldats avaient voulu, mais en vain, écarter du commandement, élisant Cassius à sa place. On prit la route des montagnes d'Arménie : marchant la nuit, le jour restant en place, Octavius avec 5,000 hommes finit par occuper la forte position de *Sinnaca*, port de salut pour l'armée, à un jour de marche des premières hauteurs. Là, au péril de sa vie, il dégagea son général égaré par ses guides et déjà presque aux mains de l'ennemi. Sur ces entrefaites le Vizir s'approcha du camp, offrant au nom de son roi paix et

On se réfugie à Carrhes.

Les Romains quittent Carrhes.

Désastre de Sinnaca.

amitié aux Romains, et proposant une entrevue avec Crassus. Démoralisée qu'elle était, l'armée conjura son chef, le contraignit même d'accepter l'offre du Suréna. Celui-ci reçut le consulaire et son état-major avec tous les honneurs d'usage, mettant de nouveau en avant la proposition d'un pacte d'alliance. Seulement, il rappela en termes amèrement justes la mauvaise fortune des traités conclus autrefois avec Lucullus et avec Pompée, au sujet de la frontière de l'Euphrate (VI. p. 295), et demanda un instrument écrit sur l'heure. Alors les Parthes déroulent une tente richement ornée : c'est un présent que leur roi fait au général de Rome, et les serviteurs du Vizir accourent en foule autour de Crassus, l'aidant à se mettre en selle. Les lieutenants virent clair dans le dessein du Suréna, qui voulait évidemment se rendre maître de sa personne. Octavius, désarmé qu'il était, arrache l'épée du fourreau à l'un des Parthes, et tue le valet. Là dessus, tumulte et échauffourée : tous les officiers Romains sont massacrés : le vieux Crassus à l'instar de l'un de ses aïeux (IV. p. 357) <sup>1</sup> ne veut pas tomber vivant aux mains de l'ennemi et lui servir de trophée : il cherche la mort et la trouve. Quant aux légionnaires laissés dans le camp, ils sont pris ou dispersés. Ainsi ce qu'avait commencé la journée de Carrhes, la journée de *Sinnaca* l'achève le 9 juin 701 : date désastreuse qui va de pair avec les combats de l'Allia, de Cannes et d'Arausio. L'armée de l'Euphrate n'était plus. Gaius Cassius séparé du gros de l'armée durant la retraite de Carrhes, put seul s'échapper. Quelques pelotons épars, quelques fuyards isolés, parvinrent

53 av. J.-C.

<sup>1</sup> [Il était l'arrière-neveu de *P. Licinius Crassus Dives Mucianus*, qui, battu à *Leuca*, se fit tuer par un Thrace, en le frappant à l'œil de son fouet (Flor. 2, 20. Val. Max. 3, 2, § 12). Il avait possédé cinq des meilleures choses ici bas, « la richesse, la noblesse, l'éloquence, la science du droit, et le souverain pontificat, » dit A. Gelle, d'après Sempronius Asellio et autres chroniqueurs. (Gell. 1, 13).]

aussi à se soustraire à la poursuite des Parthes et des Bédouins. Ils repassèrent en Syrie. Des 40,000 légionnaires et plus qui avaient franchi l'Euphrate, il n'en revint pas le quart : moitié avait péri. Dix mille captifs environ furent conduits par les vainqueurs aux extrémités de l'Orient, dans l'oasis de *Merw* [*Margiane*] : ils y vécutent, serfs de corps, astreints à servir dans l'armée, selon la loi parthe <sup>1</sup>. Pour la première fois, depuis que les légions suivaient les aigles, celles-ci, presque à la même heure, et dans la même année, tombaient aux mains de l'étranger vainqueur : en Occident, les Germains les avaient enlevées (p. 75), et les Parthes, au fond de l'Orient. Quelle impression fit en Asie la défaite de Crassus, nul historien ne nous l'a dit : elle dut être profonde et durable. A cette époque, le roi Orodès célébrait les noces de son fils *Pacoros* avec la sœur du monarque arménien, son nouvel allié. Ce fut au milieu des fêtes qu'il reçut le messager de victoire envoyé par son Vizir et la tête coupée de Crassus, qu'on lui apportait selon la tradition orientale. On avait quitté les tables du festin : une de ces troupes de comédiens ambulants, comme il y en avait tant alors, qui s'en allaient colportant la poésie et la scénique grecques jusque dans les contrées reculées de l'Asie, cette troupe jouait les *Bacchantes* d'Euripide devant la cour assemblée. A l'endroit du drame où *Agavé* rentre en scène, et rapporte du Cythéron la tête de Penthée, son fils, qu'elle a mis en pièces dans son accès de fureur *dionysiaque*, l'acteur qui jouait le rôle, présenta aux assistants le chef sanglant du Triumvir ; et aux applaudissements sans fin de son public de bar-

<sup>1</sup> [Horace y fait allusion (*Carm.* 3, 5, 5 et s.) :

*Milesne Crassi conjugē barbarā  
Turpis maritus vixit, et hostium  
(Proh curia, inversique mores!)  
Consenuit socerorum in armis  
Sub rege medo Marsus et Appulus.*

— V. aussi l'anecdote citée par Florus, 4, 10, et par Velleius, 2, 82.]